



fourragers avaient été entreprises, mais sans qu'on leur donne suite. «Il fallait repartir à zéro», dit El Hadji Sène. En 1972, des discussions furent donc engagées avec le Centre de recherche pour le développement international (CRDI) du Canada qui accepta de financer les recherches sur le reboisement en zone pastorale.

Aujourd'hui, les ingénieurs et chercheurs sénégalais ont installé un impressionnant matériel végétal ligneux à Mbiddi. Les plantations expérimentales totalisent 340 hectares, dont 75 hectares de gommiers, le reste en arbres fourragers. Plantés à partir de 1974, les gommiers ont fière allure même si, adulte, l'acacia senegal demeure un petit arbre de 2 à 5 mètres.

Les taux de survie se sont maintenus entre 85 et 95 % malgré des années extrêmement difficiles. En 1976, par exemple, des hordes de rats ont rongé les jeunes plants. L'année suivante, la sécheresse revint en force. Il ne tomba que 130 mm de pluie, mais les acacias survécurent malgré tout.

Depuis 1975, grâce aux techniques de plantation mises au point à Mbiddi, on a planté 5.000 hectares de gommiers. Le coût d'installation à l'hectare, 100.000 francs CFA, demeure par contre trop élevé pour reboiser les 80.000 km<sup>2</sup> de la zone sylvo-pastorale. Pour l'abaisser, M. Sène compte sur la participation des populations. Dans un département, les Eaux et Forêts prévoyaient 600 hectares de plantations populaires, en 1981. «Ils nous ont dit : «Six cents hectares, c'est bon, mais mille hectares, cela vaudrait encore davantage». Nous avons donc donné le feu vert, dit El Hadji Sène. Et, effectivement, quand nous avons fait le bilan dans cette communauté rurale, nous avons compté 1.018 hectares». L'avenir de la gomme arabique semble assuré.

Quant aux travaux sur les arbres fourragers, ils ont confirmé la remar-

quable résistance des espèces indigènes à la sécheresse. Les acacias tortilis, nilotica et senegal ont fait preuve d'une surprenante vigueur, poussant de 60 à 70 cm par année. Par contre, des espèces d'acacias originaires d'Australie ont déçu. Les individus de deuxième et troisième générations, cependant (arbres obtenus à partir de semences récoltées sur des individus ayant poussé au Sénégal) semblent plus résistants.

La solution aux difficultés d'adaptation des acacias exotiques pourrait venir de la biotechnologie. Un jeune chercheur du Centre national de recherches forestières, Ibrahima Guèye, vient de rentrer du Canada avec une maîtrise en symbioses végétales de l'université Laval, à Québec. Il a étudié les bactéries et les champignons qui favorisent la croissance des acacias.

Les bactéries du genre rhizobium colonisent les racines des plantes légumineuses, tels les acacias, leur permettant de se nourrir d'azote atmos-

phérique. De la même façon, des champignons microscopiques, les mycorrhizes, aident les plantes à assimiler le phosphore, l'élément le plus important après l'azote.

Dans le cadre du projet de recherche, on espère identifier des souches qui doubleront le rythme de croissance initial des plants en pépinière. En s'appuyant sur ces auxiliaires biologiques, les arbres produiront de plus grandes quantités d'un feuillage plus riche en protéine. Leur apport élargira aussi le spectre des espèces susceptibles d'être introduites dans la zone sylvo-pastorale.

Si les recherches semblent de plus en plus spécialisées, il n'en demeure pas moins que les chercheurs n'oublient pas les utilisateurs. «Mbiddi n'atteindra son objectif que si on arrive à traduire les résultats en outils pour les populations de la zone sylvo-pastorale», dit El Hadji Sène. ■

par Jean-Marc FLEURY



● La lutte contre les feux de brousse est un facteur important pour combattre la désertification.